

LE MULTIPLE ET LE SINGULIER

Conférence pour la Séance Solennelle du samedi 3 octobre 2009

Alain FLEISCHER

En cette circonstance – pour moi intimidante – je tiens tout d’abord à exprimer ma gratitude aux Membres de la Société des Sciences, de l’Agriculture et des Arts de Lille, et à leur Président, le Professeur Pierre Delorme, pour l’honneur qu’ils me font, d’abord en me décernant leur Grand Prix des Arts – Prix Delphin Petit –, mais aussi en me donnant la parole pour cette séance solennelle où sont distinguées des personnalités éminentes des Sciences et des Lettres. Il me plaît de lire, dans ce rôle qui m’est confié, une double assurance : la première est qu’avec les moyens qui lui sont propres, l’art contribue à la connaissance générale de notre monde et de notre société (sinon au progrès, puisque la notion de progrès n’a peut-être pas de sens en art) ; la seconde est que les grands scientifiques peuvent être aussi considérés comme des artistes. Je suis personnellement convaincu qu’il n’y a pas de science ni de progrès scientifique – ici le mot « progrès » a toute sa signification –, sans imagination, sans invention, sans création, et donc d’une certaine façon, sans passage par le rêve et par la fiction. De même, je sais qu’il n’y a pas d’art sans savoir-faire, sans technique, sans relation avec l’état du monde et des connaissances.

C’est dans le cadre de telles réflexions que je me flatte de pouvoir parler ici au nom de tous les lauréats, parmi lesquels une grande majorité de scientifiques. J’ajoute encore ceci : plus qu’à tout autre, mes plus vives admirations sont toujours allées aux grands savants. Et si je dois regretter quelque chose dans les choix que j’ai faits au moment d’entrer à l’université, me passionnant pour un chemin moyen entre sciences exactes et lettres, en étudiant les sciences humaines – linguistique, anthropologie et sémiologie, à la Sorbonne et à l’Ecole Pratique des Hautes Etudes –, c’est d’avoir dû renoncer à deux disciplines qui me fascinent depuis l’enfance : l’astrophysique et la biologie. A vrai dire, j’ai retrouvé cette dernière, dans le domaine de la biologie animale, au moment où, étudiant déjà attardé, je prolongeais ma curiosité pour la théorie du langage, par l’étude de celui-ci dans le monde

animal, devenant le disciple de Rémy Chauvin, dans ses cours d'éthologie, après avoir été celui d'Algirdas-Julien Greimas et de Roland Barthes dans leurs séminaires de sémiologie et de sémiotique. Longtemps après cette époque bienheureuse de ma fréquentation des bancs de l'université, j'aime encore penser que certains aspects, que certaines orientations de mes travaux et de mes recherches d'artiste, par exemple sur la lumière, ne sont pas sans liens avec ceux des physiciens. Je ne peux résister ici au plaisir d'évoquer devant vous ma rencontre et ma collaboration avec le professeur Claude Cohen-Tannoudgi, de l'École Normale supérieure, Prix Nobel de physique, pour un petit livre dont il fit le texte et moi les images, chacun de nous restant dans son domaine, et au plus près de ses enjeux. Le jour où je lui rendis visite, en fin d'après-midi, dans son laboratoire de la rue d'Ulm, il m'expliqua avec quelques équations au tableau noir à l'appui, qu'il travaillait à l'élaboration de pièges à photons, dans un projet que je compris comme celui de « ralentir la lumière ». J'étais fasciné et ému par ce cours particulier que m'accordait un grand savant avec la plus grande simplicité, et comme si ses recherches extrêmement pointues de spécialiste, étaient faciles à comprendre pour un profane ignorant comme moi. Toujours sur le même ton naturel, et avec une curiosité réelle, presque timide, il me demanda à son tour : « Et vous, la lumière, qu'est-ce que vous en faites ? » Je dus alors lui expliquer ma vision d'astrophysicien naïf, lui déclarant mon grand intérêt pour la projectabilité des images de la photographie et du cinéma, qui emportent leur propre lumière, et sont capables d'apparaître n'importe où, sur toutes sortes de surfaces susceptibles de les intercepter, et de constituer un écran : mes pièges à photons à moi, en quelque sorte. Et tout cela, à partir de cette idée, plus poétique que scientifique, que le soleil, au lieu d'être une grosse lanterne, diffusant une lumière blanche et vide, est un projecteur de cinéma, dont les rayons sont déjà chargés d'images : ainsi vus, les êtres et les choses, au lieu d'être éclairés par la lumière, ne sont que lumière et, autrement dit, nous sommes ces images-là.

Le repérage de mes travaux d'artiste par les Membres de la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, me touche particulièrement pour deux

raisons principales : d'abord, parce que l'art contemporain s'étant largement émancipé des disciplines traditionnelles de la peinture, du dessin et de la sculpture – même si, à la dernière Biennale de Venise, l'œuvre qui m'a le plus impressionné est celle du grand peintre espagnol Barcelo –, il est désormais bien difficile de s'y retrouver parmi une profusion d'œuvres réalisées avec les techniques et sur les supports les plus variés : installations à partir d'objets et de projections lumineuses, œuvres vidéo, images de synthèse, dispositifs interactifs où le spectateur intervient, œuvres multimédia et œuvres diffusées sur le Net, etc. ; la deuxième raison est parce que, dans la pluralité de mes propres pratiques, mon identité est sans doute difficile à cerner entre photographie, cinéma et arts plastiques, où j'ai développé des travaux qui poussent le cinéma et la photographie hors de leurs techniques habituelles de production et hors de leurs lieux de diffusion. Je ne citerai que deux exemples : j'ai exposé dans divers musées, et dans une lumière inactinique de laboratoire, des tirages photographiques non fixés, trempant dans l'eau de leurs cuvettes, après leur révélation, et donc condamnés à se soustraire, à s'effacer, à disparaître. Ainsi, je transformais une salle d'exposition en laboratoire photographique. D'un autre côté, j'ai tiré des projecteurs de cinéma hors de leurs cabines, pour les installer au musée, et pour les tourner sur les objets mêmes que j'avais filmés, désormais éclairés par leurs propres images animées qui, en outre, leur restituaient leurs mouvements et leurs sons. Pour finir de brouiller mon image, j'ai intensifié ces dernières années ma production de films documentaires sur d'autres artistes et sur des musées et, enfin, je me suis beaucoup consacré à la réalisation de projets littéraires, souvent très anciens : romans, nouvelles et essais. Je ne peux donc que dire « Bravo » à ceux qui, à travers des images de moi sans doute confuses, ont bien voulu reconnaître celle d'un artiste à qui décerner leurs lauriers. Ma pluridisciplinarité en a dérouté plus d'un, y compris parmi les fins connaisseurs de l'art contemporain. Elle m'a interrogé moi-même sur la cohérence de mes démarches. J'ai dû apprendre à répondre à ceux qui me demandent parfois comment je fais, comment je partage mon temps, si je place une discipline avant les autres, si je me sens plutôt artiste, photographe, cinéaste ou écrivain. La réponse à laquelle je suis parvenu – et qui n'est pas une

boutade –, est que je suis multiple, que je suis plusieurs, avec une autonomie de chacun. Une seule chose est pour moi évidente : je ne suis pas un artiste « transdisciplinaire », plasticien qui ferait de la photo, photographe qui réaliserait des films, cinéaste qui écrirait des romans. Face à chaque discipline, je me sens enfermé dans un dialogue intense avec son champ théorique et technique, interrogeant sa spécificité là où il me semble qu'elle n'a pas été visitée, exploitée. Ainsi, chacun de mes projets prend naissance dans un langage précis, et il n'y a jamais pour moi la moindre hésitation, le moindre doute, le moindre flottement sur le fait de savoir si tel sujet, tel projet, doivent donner lieu à un film, à un roman, à une série photographique ou à une installation multimédia. Chaque idée m'apparaît d'emblée étroitement liée à un langage, à une technique, à un mode et à un espace de diffusion. Pour cette même raison, je suis convaincu qu'aucun de mes romans n'est adaptable au cinéma, et qu'en tout cas, il ne me viendrait pas l'envie de faire moi-même une telle transposition, contrairement à des écrivains-cinéastes comme Marguerite Duras ou Alain Robbe-Grillet, qui ont fait circuler leurs personnages et leurs thématiques, de leurs livres à leurs films et réciproquement. Ces identités multiples et distinctes, que j'endosse successivement sans mélanger les différents costumes, sont le résultat d'une interrogation et d'un dialogue que je veux exigeants avec chaque moyen d'expression, et c'est ainsi que chacun d'eux appelle en moi, convoque, un individu singulier. Je souris en pensant sérieusement qu'en tant qu'écrivain, je n'aime peut-être pas les films du cinéaste que je suis, ou que ce cinéaste ne se sent pas concerné par les travaux du photographe qui cohabite avec lui, et partage son emploi du temps. Le réconfort me vient parfois de ceux qui, rares familiers de mes travaux, m'assurent d'une cohérence secrète dans l'édifice que je construis, avec du multiple et du singulier. J'ai seulement conscience d'une chose : ma formation en sciences humaines qui, finalement, ne m'a pas conduit à une carrière universitaire, puisque la création artistique et littéraire s'est imposée à moi comme une nécessité, n'a cessé de m'inspirer ma méthode, de me désigner mes enjeux, et de faire de moi – à l'inverse du sculpteur qui dialogue avec la matière et les divers matériaux –, un artiste du projet spéculatif, de la projection dans l'espace

et le temps, de l'expérimentation, de l'exploration. Explorateur était le métier dont je rêvais enfant, et c'est dans l'anthropologie, dans l'ethnologie, dans la linguistique, que j'ai cherché sa forme contemporaine. Mais c'est dans la création artistique que j'ai trouvé cette identité, face au matériau le plus immatériel qui soit, le seul avec lequel je sache travailler : la lumière.

J'ai dit un peu vite que mes études ne m'ont pas conduit à une carrière universitaire : ce n'est pas tout à fait exact, car j'ai beaucoup enseigné dans diverses universités, écoles de cinéma, d'art et de photographie, en France et à l'étranger, dans des domaines – théories du cinéma, de la photographie, de l'art – qui ne m'éloignaient pas de ma pratique de créateur, comme le font aujourd'hui de nombreux artistes, y compris parmi les plus célèbres. Mais c'est dans cette agglomération lilloise, et plus précisément à Tourcoing, qu'a fini par se réaliser une convergence idéale, inespérée, entre mes travaux d'artiste multidisciplinaire et ma passion pour la pédagogie. Il faut remonter à mon séjour à l'Académie de France à Rome, Villa Médicis, où cohabitent toutes les disciplines artistiques, pour trouver le lieu où, compte tenu de l'identité que j'ai tentée de décrire, me fut proposé de concevoir, à mon retour en France, une école d'art d'un type nouveau. Si je fus choisi pour cette mission, c'est parce que l'institution nouvelle devait intégrer toutes les technologies audiovisuelles et numériques qui intéressent les créateurs aujourd'hui, et qui m'étaient familières, à une époque où la plupart des artistes de ma génération préféraient faire reconnaître leur identité particulière de peintre, de photographe, de sculpteur, de chorégraphe ou de cinéaste.

Ouvert en 1997 à Tourcoing – dix ans après ma première mission dans le Nord/Pas de Calais et ma visite aux principales villes, riches de friches industrielles candidates à la réhabilitation –, sur le site d'un lieu de distractions populaires, cher à la mémoire collective, Le Fresnoy est devenu « une utopie qui se réalise ». Conformément aux vœux de ses commanditaires – le ministère de la Culture et la Région Nord/Pas de Calais –, le Fresnoy-Studio national est aujourd'hui un

« Bauhaus de l'électronique », un « Ircam des arts plastiques » ou une « Villa Médicis high tec » : je ne fais que citer ces slogans qui furent utilisés très officiellement, notamment par le ministre qui approuva mon projet : Jack Lang. Le bâtiment nouveau, qui préserve la construction ancienne en la coiffant par une structure ultramoderne, articule ainsi le passé, le présent et le futur, et métaphorise le projet pédagogique qui relie dans un continuum, la photographie et le cinéma aux images électroniques et numériques. Cet édifice, lauréat de divers prix, est l'œuvre de Bernard Tschumi, l'architecte franco-américain passionné par la théorie du cinéma, avec qui j'ai aimé collaborer, moi qui suis passionné par la théorie de l'architecture (ce qui me conduit aujourd'hui à participer à certains projets de Jean Nouvel...). Le Fresnoy, Studio national des arts contemporains, justifie pleinement son titre de « studio » : lieu d'études, comme dans l'Italie des princes érudits de la Renaissance, atelier d'artiste (qui est le sens du mot *studio* en anglais), et lieu de production, comme on parle des studios de cinéma, à Hollywood ou ailleurs. En concevant le Fresnoy, j'ai d'abord tiré la leçon de mes expériences de pédagogue, j'ai écouté ensuite mes propres intuitions d'artiste, mes penchants spontanés, mon goût pour la recherche et pour la collaboration fructueuse entre technique et imagination, entre théorie et pratique. Nous vivons aujourd'hui dans un monde éclairé par les images, des images de toutes sortes : celles de la télévision, de la publicité, et jusqu'à celles enregistrées par les téléphones portables, visibles et transmises sur leurs écrans. Ces images, dans la lumière desquelles nous baignons, ne doivent pas être abandonnées à leur usage mercantile, démagogique ou de propagande. Il est important que les artistes, les créateurs, qui bâtissent la culture en relation avec la réalité de chaque époque, s'emparent des moyens de production et de diffusion d'aujourd'hui, sans en céder l'usage et le bénéfice exclusifs à des ambitions médiocres. De ce point de vue, le Fresnoy-Studio national est à la fois un haut lieu de création artistique et un lieu de résistance, où les artistes peuvent lutter à armes égales avec les manipulateurs et les profiteurs d'images. Dans cette usine à rêves, tout le monde produit : jeunes artistes et artistes-professeurs invités ont accès ensemble aux moyens technologiques des productions commerciales, réalisant des

œuvres où la prouesse technologique s'efface au profit d'une singulière poésie, et où sont traités, avec des langages nouveaux, les thèmes de toujours : le visage et le corps, l'espace urbain et le paysage naturel, le réel et l'imaginaire, etc. Le large décloisonnement des disciplines qui est la règle au Fresnoy, ne signifie pas leur confusion – comme je l'ai expliqué au sujet de mes propres pratiques –, son but est d'ouvrir un accès égalitaire à des outils désormais communs au plasticien, au photographe, au cinéaste, à l'architecte, au chorégraphe: les caméras, les studios de prises de vues, les auditoriums de création sonore, les bancs de montage, les ordinateurs et leurs logiciels de création d'images, de programmation des événements, d'interface entre l'artiste et son public, les mécanismes stupéfiants de la robotique, les techniques de la 3D et celles de la restitution du relief... Le Fresnoy réalise, au-delà de tout ce que j'avais pu espérer, ma rêverie d'un artiste multiple et singulier. Et si, douze ans après son ouverture, elle-même survenue après un long chantier, je me passionne toujours pour le pilotage de cette extraordinaire machine, c'est d'une part parce qu'elle continue à répondre à l'attente de jeunes créateurs du monde entier – des candidatures en provenance d'une quarantaine de pays, chaque année – et d'autre part parce que je finis par la considérer comme une de mes œuvres, sorte d'installation géante qui produit d'autres œuvres, plus multiples encore, plus diverses, d'artistes bien plus variés encore que ceux que je cultive en moi, et cela dans un lieu singulier, et même unique en son genre.

Je suis bien conscient que si je suis ici, aujourd'hui, dans ces circonstances qui m'honorent, c'est assurément parce que tout ce qui m'a intéressé et inspiré jusqu'à cet instant, tout ce que j'ai aimé inventer et produire, m'a conduit à cette situation que je n'avais jamais espérée, et à ce lieu où je n'étais jamais venu auparavant : avoir conçu et diriger le Studio national des arts contemporains, communément appelé « Le Fresnoy », à Tourcoing. Je réitère mes vifs remerciements à la Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, et mes félicitations chaleureuses aux lauréats qui me précèdent sur la liste du carton d'invitation. Et, pour ne pas laisser le dernier mot aux mots, je vous propose quelques images. Dans ce film de court-

métrage qui m'est consacré, premier de la série *L'art et la manière*, produite pour Arte, vous retrouverez certains lieux, certains enjeux, l'emploi du temps chargé, et vous reconnaîtrez peut-être le visage de l'artiste dont j'ai tenté de vous faire le portrait, cet autoportrait par lequel j'essaie de justifier la distinction qui m'est accordée.